

Flocons d'Amour
Givré*

Cazimir Costea

** "couche fine de glace formée sur une surface froide par cristallisation de gouttes de vapeur d'eau en état de surfusion"*

Parfois, on s'accroche à la surface, de peur d'être brûlé par le centre... Mais qu'on le veuille ou non, un jour, la surface finit par se dissoudre et laisser à nue ce qu'elle protégeait.

L'amour n'est-il pas un long processus d'effeuillage ?

Cette nouvelle fait partie d'une série
intitulée *Labyrinthes Illusoires*

Droits d'auteur © 2016 Cazimir Costea
Tous droits réservés

Quelque part entre Décembre et Juillet

J'allais mal ce matin-là. J'allais mal, sans vraiment savoir pourquoi. Je me suis quand même levé, par habitude, et j'ai fait mine de réfléchir, par habitude aussi, et pour me réveiller. Je me réveille comme ça : comme si je donnais en spectacle ma fausse misère aux fantômes d'un passé qui me pèse, comme si, à peine réveillé, je devais déjà reprendre le spectacle d'une vie qui n'est plus mienne depuis qu'on a commencé à me hanter je-ne-sais-plus quand. Puis, je suis parti vagabonder à travers les couloirs déréalisés de mon habitat humblement moderne, tout de béton et de plâtre, aux formes géométriques aussi élaborées que l'angle droit d'une équerre. J'errais ainsi sans appui dans ce qui était censé être ma propre demeure, un intérieur dont le vide désertique s'amplifiait au-delà de toute surface

stable : sols, murs, peau... J'errais ainsi de pièce en pièce, d'un bout à l'autre de mon logement plus-que-précaire, évitant allègrement les murs, conduisant les meilleures trajectoires pour les angles et les obstacles... et toute cette folle danse en maintenant un rythme léger, régulier, naturel.

Ça faisait déjà plusieurs mois que ce ballet surnaturel avait pris possession de mon chez-moi, ou peut-être plus. En tout cas, ça faisait suffisamment longtemps pour qu'aujourd'hui il y prenne ses aises. Si bien que je vois clairement mes murs prendre des angles de rigolades et mes meubles poussiéreux esquisser des sourires en coins, comme les applaudissements silencieux à ma sinistre comédie. En effet et comme chacun le sait, un véritable comédien n'advient pas au monde sans spectateurs et ce, quelle que soit la nature de la scène. Parallèlement à la naissance de mes nouveaux talents, j'ai donc

porté malgré moi celle de mes meubles Ikea, une surprenante mobilisation ontologique qui me tue à petit feu. Mon habitacle tout entier s'est transformé en un public avide de sentiments. Je sais qu'ils me regardent, tous, qu'ils m'observent... et je joue pour eux malgré moi.

Je vous parle de danse et de ballet, mais vous ignorez jusqu'où ils sont prêts à aller pour m'espionner. Il y a des moments de grand répit, des moments où je sens enfin la lucidité émerger du flot brumeux de mon âme, des moments où je sens enfin le monde revenir à moi, un monde dont le souffle passe à nouveau sous la peau de mes doigts... Ça ne vous arrive jamais ? Dans ces moments-là, la chaleur des retrouvailles m'apaise et m'endort même, parfois... Vous voyez ce que je veux dire n'est-ce pas ? Mais le problème, je vais vous le dire, c'est que même dans ces moments-là, lors de ces retrouvailles embaumant mon âme torturée,

je finis par démasquer la supercherie de mes démons... Là aussi, ils m'avaient espionnés ! Là encore, j'avais été observé... Ce que je prenais pour la nudité de mon âme n'avait été en fait que l'ultime déguisement du comédien, et c'est pour eux que finalement je ne n'avais fait que mieux jouer la comédie.

La multiplicité vertigineuse des actes manqués de ce spectacle involontaire me torture et me hante. Mes spectateurs couvrent de plus en plus ma mémoire d'homme, ils me tuent à petit feu. Même ma souffrance, je ne sais plus si c'est la mienne : si elle est réelle, ou si je la joue elle aussi. Ils pillent ainsi mes pensées, dérobent ma volonté, habitent littéralement mon âme... Je ne sais vraiment plus quoi penser, ou plutôt quelles pensées sont encore miennes... Dans quel coin misérable ai-je donc pu ranger ma lucidité ? Suis-je lucide lorsque je pense l'être, même lors

d'un court moment, ou bien ne le suis-je que lorsque je me rends compte que je ne le suis pas ? Mais dans ces cas-là, où est-elle alors ? Tout s'embrouille dans ma tête et c'est vrai que j'ai mal à la tête depuis ce matin... Au milieu du délabrement dans lequel je vis, les choses tournent, ou bien c'est moi qui valse autour d'elles ? En tout cas, depuis ce matin, je vous l'ai dit, j'ai mal à la tête. Vraiment, je vais mal.

En fait, je crois que ça a commencé cette soirée de juillet, ou de décembre... Je veux dire, c'était ENTRE juillet et décembre - mais dans le sens chronologique : entre décembre et juillet, donc. Bref, ça a commencé cette soirée où il faisait froid. Il devait neiger, car il y avait des flocons d'amour givré. Cette folie, je l'ai recherchée, puisqu'on m'avait dit que j'avais froid. J'ai voulu réchauffer ces cristaux venus du haut du ciel pour m'en faire un manteau, un manteau d'amour.

J'avais posé amoureusement mon regard sur ma propre peau, destinée à accueillir le naufrage transparent de cette neige chaude échouée d'une vieille tempête, accidentellement guidée par l'espoir secret de cœurs malheureux. Mais déjà, alors que naissait cet amour de survie dans le mugissement silencieux de flots éprouvés, et alors que mon cœur s'émerveillait de ces nombreuses ramifications cristallines, cet amour de cristal, à peine effleuré par mon souffle, s'est non seulement envolé, mais dissipé... dans un mouvement naturel inverse aux élans de mon âme cette nuit-là : des plus hautes couches du ciel et de l'atmosphère vers celles qui s'étendaient impudiquement sous mes pieds.

10 Août - Un jour avant Elle

Dans mon appartement, l'odeur de vieille bière s'est accentuée, âcre et rance. Je ne sais pas vraiment d'où ça vient. Ça s'est installé de manière assez uniforme, sans que je ne m'en aperçoive. Je pense que mon appartement cherche subrepticement à m'éloigner, même si en vérité, je crois bien que c'est moi qui me cache de lui et de ses occupants. Il m'arrive en effet de sentir se promener, le long de couloirs qui ne m'appartiennent plus, le nauséabond lui-même... il porte contre le temps les bribes putrides de ce qui dut probablement être quelque chose de vivant mais qui ne respire plus aujourd'hui que la mort. Le lourd poison de sa putréfaction, m'annonçant toujours à rebours la mauvaise augure de son arrivée, s'étend chaque fois silencieusement à l'ombre de mes murs. Je sais qu'il brûle de contaminer, sous les décombres de ma vie,

toute forme de pensée ou de vie qui aurait survécu. Ce filament mortifère s'insinue ainsi quotidiennement au sein des ruines naturelles qui m'encerclent et m'habitent. Aujourd'hui encore, je le sens, je le flaire... vraiment. Et la mort sent fort, elle est invisible, mais elle pue ! C'est donc avec de plus en plus de prudence que je dois évoluer dans cet environnement qui m'est de moins en moins familier.

C'est un fait : je suis un étranger chez moi, et il y fait sombre. Comment se sentir chez soi lorsque des gens viennent uriner dans vos WC sans votre permission ? Et ce n'est pas seulement votre permission qu'ils négligent, mais même votre information. Ils négligent même vos WC, à vrai dire. Et parfois même, vos murs. Ils vont même jusqu'à négliger leur propre identité - ou bien était-ce leur apparence ? En tout cas, ils vous négligent et ils se négligent... Dans une atmosphère où règne tant

d'indifférence, comment pourriez-vous encore vous croire chez vous ? On m'a menti lorsqu'on m'a assuré du contraire, quand on m'a vendue une maison, un chez-moi.

Tout ça, c'est à cause de Sarkozy de toute façon. Parlons de publicité justement. Qu'est-ce qu'une publicité si ce n'est un beau mensonge ? Un mensonge qui fait rêver, certes, un mensonge déguisé, mais finalement, sommes-nous réellement dupe de la supercherie, ou nous vautrons-nous lâchement dans nos illusions ? Je n'ai plus de télé chez moi. De toute façon ,je ne la regardais plus, elle m'ennuyait trop. Ça fait longtemps que je n'ai plus besoin des autres pour me shooter, je suis en auto-production permanente. Depuis que la surconsommation publicitaire a envahi l'espace intime de mon esprit, je vois des fantômes partout, ma tête elle-même est devenu un lieu public, hantée par des gens que je ne connais pas, et dont les cloisons se dégradent chaque

jour un peu plus.

C'est vrai qu'on dirait vraiment une gare chez moi maintenant : des centaines de gens y viennent, passent, font la queue ou attendent, rouspètent parfois... Mais la plupart ne font que passer. Cependant, malgré toute cette animation entretenue par l'éternel retour de leurs apparences phantasmées, je ne les vois jamais. Je pense que c'est parce qu'ils sont trop rapides. Depuis le temps, j'ai donc appris à les distinguer de manière subtile : par l'odorat. En même temps, c'est vrai que ça pue tellement chez moi maintenant, que je n'ai plus beaucoup de mérite à cela. Je me souviens que je distinguais olfactivement les heures de pointe. Mais depuis quelques temps, les voyageurs inconnus venus d'on-ne-sait-où et partant vers d'autres nulle-parts sont devenus beaucoup plus bruyants. Peut-être sont-ils plus nombreux ? En tout cas ils sont bruyants.

Hier, par exemple, j'étais dans ma salle de bain. Je traînais inactivement. Ou disons plutôt que l'inactivité me traînait... Bref, je glandais quoi. Trôner sur mes toilettes ou siéger dans ma baignoire, je goûtais avidement à la possibilité même de ma jouissance : celle de posséder à nouveau mais comme pour la première fois et d'une manière totalement exclusive, une intimité perdue il y a longtemps et qui me rongait silencieusement. Mais il devait s'agir d'un plaisir interdit car pour des instants aussi délicieux qu'indéterminés, et toujours trop courts ces instants-là, je sentis malgré moi une ultime prudence me freiner. En effet, tandis que mon esprit aspirait ainsi à s'épancher dans le vide, de manière somme toute assez primaire, c'est alors que j'entendis des voix d'origines encore plus lointaines que mon désir. Ces voix étaient comme les résidus sonores d'un beuglement préhistorique, ou comme l'écho d'un organe

encore plus bestial. Comme celui d'un ours peut-être ? En tout cas, il devait bien s'agir d'une sorte de bête caverneuse sans poils, ou de quelque calomnie appartenant jadis à la nature mais qui n'avait plus vu le jour depuis trop longtemps, et qui probablement n'existait plus réellement, mais qui n'était pas morte non plus... qui, finalement, n'avait peut-être même jamais existée, et c'est souvent là le prix de l'éternité.

Ce fond sonore, qui me rappelait donc quelque humanité oubliée, se divisait progressivement en différentes voix au creux de mon oreille, quoique ce fût dans un entremêlement sonore tel que cela me rappelait plutôt celui d'un mauvais orchestre. Sous ces vibrations, je sentais mon habitacle entier se transformer en scène tragique. Mais il semblait bien que j'assistasse malgré moi à la pire espèce de tragédie : celle qui ne laisse pas notre âme trouver son amplitude, celle dont les

oscillations grossières étouffent nos coeurs et nos poumons plutôt que de les ouvrir. Je restais ainsi dans l'attente, à écouter. Mon coeur s'arrêtait, puis reprenait. Ma respiration m'échappait, elle suivait un autre rythme, celui des Autres - ceux qui parlent en une seule voie dans ma salle de bain. Leur écho résonnait dans toute ma petite demeure. Je me sentais moins trempé par une grosse averse, qu'étouffé sous un immense nuage qui recouvrait tout à coup mes tympans.

Finalement, dans ce vaste brouillard de conscience, l'innocence nue de ma lucidité finit par réapparaître, au bout d'un long moment. Ou bien était-ce assez court. Ou bien tout cela n'est jamais arrivé, c'est ce que je me dis, parfois, quand j'y repense. Tout ça, c'est tellement emmêlé dans ma tête...

11 Août - Elle, un jour avant Moi

Je sais bien que ce n'est pas une gare chez moi, et qu'il n'y a personne dans ma maison à part moi, je ne suis pas bête ! Mais tout de même, il s'y passe des choses étranges : comment expliquez-vous ces dessins sur mes murs ? J'avoue avoir eu un peu peur ce matin en tombant sur des cloisons encore vierges hier. Je n'ai même pas de craie. Qui a bien pu les salir avec tant de fièvre en si peu de temps et, par-dessus tout, sans que je ne m'en aperçoive ? Sur un des murs, il y a comme des tags. Ou alors ce sont des graffitis. Et il y a des croix aussi... En fait, c'est assez indéfinissable. Sur fond de ce bazar graphique il y a un cygne dessiné, là, tandis que le reste de mon mur ressemble à un énorme brouillon rouge. Les lignes couleur de charbon de l'animal font transparaître son agréable silhouette avec une élégance

teintée d'ombre. Il apparaît étrangement comme le symbole mort-né d'écorchements répétés, comme le signe enfanté de toutes ces rayures et ratures, elles-mêmes portées par une folle exaltation. Alors, j'essaie de ne pas y penser; et j'y arrive parfois, à oublier, oublier que ce mur était blanc avant, que depuis il a été écorché, que ce n'est pas sa couleur naturelle, oublier... Oublier que je suis chez moi.

Je crois que lui aussi m'oublie progressivement, mon chez-moi. Il devient même dangereux pour moi. Je ne m'y sens plus tellement en sécurité. Sans arrêt des ombres m'y poursuivent, j'ai même peur de me retourner quand je ferme une porte ou quand je me trouve dans le couloir. Alors j'avance à reculons, je sais, c'est ridicule... Mais la nuit c'est bien pire : la nuit, c'est le chef des ombres en personne qui veille sur ma peau. Je suis son prisonnier et je ne dois absolument pas m'endormir. Passant et

repassant dans le couloir, vérifiant par ses rondes lugubres l'état de conscience de ceux qui se seraient endormis, je crains sans arrêt qu'il ne vienne à nouveau rôder plus près de moi. Alors je reste sur mes gardes, mais l'ombre passe et repasse de plus en plus près, et je tombe moi-même de plus en plus près de mon sommeil... Et parfois, cette ombre, elle aussi, ben... je l'oublie, et je finis par m'endormir. Peut-être est-ce justement là, dans mon sommeil, que le chef des ombres pose le poids de son désir putride sur moi, peut-être est-ce là qu'il met sa main sur mon épaule pour m'emporter, pour me réveiller dans l'effroi la plus totale et laisser mon coeur devenu de plomb s'effondrer à jamais... D'habitude, mes yeux finissent toujours par se retourner et mes paupières par déchirer le voile de la nuit, comme un seul souffle, sûrement le dernier qui me restait. Puis, je finis par récupérer un peu de calme.

Mais, cette nuit-là, le faible repos trouvé par mon éveil nocturne fut de courte durée, puisque déjà au seuil de ma chambre résonnait un bruit métallique qui tordait mes entrailles. Durant les quelques secondes d'une interminable éternité, durant le vertige avant-coureur du grand saut qui m'était destiné, je ne fis que découvrir l'étendue insoupçonnée de mon être. Puis, jointe à une profonde et fraîche inspiration s'accompagna le souvenir d'une réalité non moins profonde : l'état de décrépitude de mon intérieur, et notamment celui de ma vieille armoire aux portes cassées, froides et métalliques, avec lesquelles le vent jouait comme avec les ailes trouées d'un moulin abandonné. Bref, ça faisait du bruit quoi, et ça m'a réveillé. En plus de tout ça, quelqu'un avait laissé la fenêtre ouverte et ça faisait la quatrième fois que je me levais pour la fermer.

En fait ce n'était pas de la craie sur mon

mur. C'était du ketchup ! Sauf qu'il avait séché, et qu'il s'était collé aux grains du mur, si bien qu'on eût dit de la craie... Tout de même, c'était vachement bien fait pour du ketchup. Je veux dire, je ne sais pas si ça a été fait avec les doigts ou avec de vrais pinceaux ou encore autre chose... mais c'est plutôt réussi pour de l'expression alimentaire ! On ne pense jamais assez à quel point la nourriture en dit long sur celui qui en use. En fait, il n'y avait pas que le ketchup. Il y avait des traces de nourritures un peu partout. Des paquets de chips jonchaient mon faux parquet dont certains conservaient quelques soldats plus ou moins estropiés. À mesure que s'émiettait sous mon regard cet ex-champ de bataille, je discernais également ce qui dut bien être des condiments puis des bocaux de je-ne-sais quelle sauce américaine ou chinoise, et enfin, des restes de quelque préparation à base de farine, devenu depuis longtemps de

véritables bribes grisâtres autour desquelles s'étaient mêlées de gros moutons de poussières. Tout cet ensemble peuplait maintenant mon univers soit-disant autarcique, où j'avais l'impression qu'une véritable culture de déchets organiques avait débuté il y a déjà plusieurs semaines, voire plusieurs mois. Pourtant, hier encore je n'avais rien remarqué. Je ne comprends pas.

Si encore il n'y avait eu que la nourriture qui se dégradait. Aujourd'hui, ce n'est plus tellement une odeur de vieille bière qui me monte à la tête mais un obscur parfum de corruption, un parfum qui a probablement déjà submergé toute ma demeure. Dans une certaine mesure, il s'agit aussi de corruption naturelle mais bien plus avancée : il s'agit d'urine. Oui oui, de l'urine. Séchée, elle aussi. C'est ça en fait la couleur rouille dans certains coins, et l'odeur âcre et rance. Je comprends mieux. Après la

poubelle, c'est à se demander à quoi servent les toilettes, c'est pire qu'un dépotoir ici. Mais ce qui me dérange, qu'on s'entende bien, ce n'est pas tellement le fouillis - bien qu'à force, c'est peut-être lui qui favorise le développement des cultures étrangères au sein de mon propre cocon, un peu à la façon des poupées russes, mais des poupées clandestines alors. Ce qui me dérange, c'est le manque d'hygiène !

Et notamment celui de ces saletés de squatteurs gastéropodes. D'accord, ils sont minuscules, mais ils se regroupent dans les recoins, dans les creux de certains meubles usés, là où un peu d'humidité s'est formée, à l'ombre du jour... Ils défèquent microscopiquement, se multiplient et polluent. Ces mendiants baveux avides de corruption envahissent discrètement tous les coins que je croyais vierge, et où j'avais la secrète intention de me cacher la prochaine fois qu'Ils viendraient. La plupart

du temps je ne les vois même pas. Mais c'est ce qu'il y a de pire, de ne pas les voir. Ces mendiants invisibles se multiplient et en attirent d'autres.

L'une d'entre elles en particulier, que je ne vois pas non plus et qui m'envahit progressivement, très progressivement. Elle travaille dans l'ombre avec ses pattes poilues qu'elle oriente agilement, elle couve royalement son territoire, plus véloce et plus vicieuse qu'un roi. Il semble bien qu'elle puisse aller en tous sens à la fois et en même temps : en un seul mouvement, elle se tourne sournoisement vers sa proie la plus proche et s'en empare, tandis qu'à toutes pattes elle se transporte déjà vers un renforcement beaucoup plus lointain, prête à dévorer sa proie. La structure fascinante de sa toile ne reflète que celle non moins envoûtante de son être.. à la fois au centre et dans toute sa périphérie existentielle, elle contamine le monde de son

poison égocentrique.

Mon habitacle n'a pas encore dégénéré en aquarium de soie pour autant : les cafards et les blattes s'y promènent toujours à l'air libre, traversant les carrefours tissés par des monceaux de détritus ménagers et très anciennement alimentaires.

12 Août - Moi... Où est-elle ?

Une chaleur s'abat tous les jours un peu plus sur moi. J'ouvre la fenêtre mais rien n'y fait. Je crois que je brûle de l'intérieur. Même les cafards m'ont déserté. Je suis vraiment seul. Je l'ai toujours été en fait. Si seulement il n'y avait pas cette chaleur.

Je vois des fantômes dans mes rêves. Je sais que je suis hanté car l'autre jour, je me suis entendu parler, et en écoutant ce que je disais, je me suis trouvé très con. Mais à qui pouvais-je bien parler ? J'ai peur d'une malédiction trop lointaine pour être détournée. J'ai vraiment peur de ça. J'ai déjà foiré tellement de choses dans ma vie, ou plutôt je les ai laissées mortes-nées, comme moi, à mon image, vides ou éteintes, en proie à l'obscurité d'un château, me défendant avec un briquet au lieu d'aller voir le générateur et d'y découvrir la pile de

cadavre.

Plus aucun détritrus par terre. Je ne savais pas que j'avais une femme de ménage. Je me demande bien comment je fais pour la payer. En tout cas, c'est propre depuis ce matin. Je suis sûr que ça ne l'était pas hier. Je me rappelle très bien ces petits clandestins à pattes retroussées et aux airs de nihilisme dégoûté : ils rampaient, ou bien ils cavalaient. C'était sympa chez moi finalement, tout ce petit ballet ! Mais bon, je ne vais quand même pas les regretter. Je peux enfin disposer de mon espace vital pour moi tout seul. Enfin seul. Vraiment, quel bonheur. Enfin je sais qu'ils étaient là, puisque ça pue encore : ça sent le cramoisie, et parfois je retrouve des élans purulents aussi. En fait, il suffit que je me concentre, et je les sens. Pourtant, les fenêtres sont constamment ouvertes, car depuis ce matin j'ai trop chaud. Mais ça devrait aussi faire partir l'odeur normalement, pourtant, rien à

faire. Ça vient peut-être de dehors ?

J'ai peur de découvrir l'indécence de ce que je suis... Comment accepter de participer encore à cette comédie, sans laisse pousser des envies de massacre ? Comment jouer encore le jeu d'une inexistence maladive, d'un refus de la vie aux prétentions masquées et aux désirs secrets de générations feintement oubliées ? Je ne veux plus être habité. J'ai besoin d'air, je meurs de chaud. J'ai regardé la météo : 15 degrés celsius à l'ombre. Mais bon, je vois mal où il y aurait plus d'ombre que chez moi. C'est quand même frais, pour un mois d'août. De toute façon, avec toutes ces histoires de réchauffement climatique, on voit bien qu'il n'y a plus de saison hein. La Terre se détraque et nous avec. Mais on s'est peut-être servi d'abord. Bref, il fait pas chaud bien qu'on soit en été, et bien que je sue des gouttes d'eau froide à longueur de temps, si ce n'est des rivières durant mon

sommeil.

Il faut que je vous l'avoue : tout à l'heure encore, des pleurs s'aventuraient le long de mes joues, roulaient jusqu'au coin de mes lèvres, et au sein d'une misérable commissure charnue, dans un plissement de peau qui leur servit de tombeau, ils mourraient enfin. Le poids de ce lourd secret pèse sur eux, ce non-dit, cette acceptation gênée, obligée, due à je-ne-sais-quelle divinité. C'est vraiment dur d'échapper à cette perspective, de ne pas se laisser fuir au sein de cette béance magnétique dont j'ai revêtu l'un des pôles sous le vice de la torture : contraint d'aimer mon destin, mon sort, contraint d'oublier pour ne plus vivre, pour être habité, hanté... Mais il n'y a plus personne chez moi. J'ai ravalé tous mes fantômes et aujourd'hui, je crois qu'ils me vomissent. Ou bien c'est moi qui ai la nausée. Je sens que je deviens translucide à force de pleurer.

Peut-être qu'instinctivement je cherche à m'éteindre. Peut-être est-ce moi le fantôme.

J'ai l'impression que mon intérieur brûle sans que je ne puisse le voir. C'est comme si j'avais soif de retrouver mon incendie pour boire enfin le calice salvateur de ses flammes, comme si j'étais en quête des marques de ma propre combustion. Je pressens bien que c'est mon intérieur qui brûle, qu'il brûle d'une envie passée, tandis que ma peau, elle, ne peut que produire des fontaines gelées d'amertume. Voilà pourquoi je suis si froid alors qu'il fait si chaud chez moi : je me refroidis. En fait, je crois que je suis glacé. Pourtant, je brûle de l'intérieur.

Ma maison s'est vidée mais mon âme déborde : elle loge dans une déchirure imaginaire, une empreinte contre la vie, un moule, sur un dos d'âne, sous une enclume, au sommet d'une montagne de morts... Des

espoirs débordés de rouge ou de noir
s'abreuvent au pied de ma colline hantée,
des craintes nuageuses qui profilent en
hauteur flamboient des rapaces à la peau
dure, au bec agile et à l'oeil éternel. Soyons
honnêtes, en reflet de moi-même, comment
crever cette malédiction jetée au pied de ma
propre colline, alors que, grandes ouvertes,
mes pupilles se dilatent avidement pour mon
soleil tout puissant et sa monture céleste ?
Où es-tu donc, mon illusion chérie ?

24 Décembre - Quelque part en décembre...

Pourquoi m'imaginai-je l'introuvable cruauté au fond de mon jardin secret, silencieux, laborieux ? Pourrissage de dents de mer et d'assoiffés comiques, je pleure des cimes entières de vos dunes de mystères. Mais le sable me rentre dans les yeux, dans les pupilles où les iris imaginaires d'un lointain présent s'enfuit déjà sous mes regards, sous des larmes de joie et de tristesse inoculées. Si magnanime dans le choix de mes monstruosités que j'aspire à un bonheur macabre. Je souffle des insanités à mon esprit malade de vie et pourri jusqu'à la moelle. Je souffle l'hécatombe d'un mystère aussi inexistant qu'insoluble et ma satiété n'a de bornes que ma duperie, ma supercherie. La cécité extrême de mon esprit malhabile, ou par trop habile en tromperies douces et soyeuses de temps inexistants. S'acharnant

à m'exténuer et à me pousser dans ce vide tragique plein d'araignées scabreuses, ma salive n'a de cesse de tomber morte dans un trou béant de solitude. J'imagine l'illusion suprême d'une vie emmagasinée et soigneusement emballée dans une triste cage d'amour ou de bonté : ma vie, mon éternelle vie mortuaire. Ma solitude n'a de cesse de grimper au loin. J'imagine des corbeaux, des anges tombés du ciel, des caveaux. L'éternel feu de cristal m'embrase fougueusement dans une étreinte de soleil et de lune au sein de mon sein, en moi.

J'aime bien la ritournelle, le concept, le percept et la fleur, mais si seulement tous pouvaient ressembler à ce chat de mystère, à ce chat en noir, caché, à cette chatte encadrée de noir et de rouge. Mais la sève ne coule que de tes yeux mon amour, ma joie, ma fierté, mon imaginaire, mon souffle, ma vie... Mon éternel amour de toi s'épuise dans un feu imaginaire, au sein d'un monde

d'illusions fait de chimères et d'arguties primaires. Tout s'essouffle, tout crie et tout s'effondre aussi : l'illusion tragique d'une vie imaginaire. Je m'essouffle dans mon propre feu. Ma joie ne grimpe pas assez haut, elle tombe, elle lutte, elle s'agrippe aux désespoirs. Parfois je m'y trompe : je souffle, je déchire, j'expire une suie grasse et huileuse qui coule au fond de mon estomac ; alors mes viscères et mes boyaux me parlent, ils chantent le désespoir lumineux des cieux engagés, libres comme l'étonnante machine avide de paroles et d'esprits poussiéreux et de crises imaginaires, étonnante machine pourrie comme la moelle de mon chien ou de ma soeur ou de mon libre-arbitre de choisir n'importe quoi.

Pitié fut-elle, que je ne m'en extirperais pas. J'aime trop la sève qui coule de mes yeux, le long de tes douces joues j'y planterai ma vie, tu le sais, ma mort, s'il le faut ; j'y ai déjà implanté ma souffrance,

elle grandit nuit et jour, je la sens grandir en toi. Je t'aime, loin de moi. M'aimes-tu, près de toi ? Puisse la compassion nous abandonner, fut-elle un jour en moi. J'en crèverais s'il fallait que je le sache. Le saurai-je ? J'imagine que oui, ou non. J'imagine les deux au loin, dans un lit qui deviendrait mien, un lit d'une mort douce et paisible, un lit de faiblesses arrachées à des abîmes de poussières, un lit déniché d'un tombeau, d'une cave... Et la clé, je la mangerais. Je l'avalerais. Je la boufferais. Et je te boufferais aussi, toi, mon imaginaire amour d'arachnide supérieure, ma fierté, mon innocence cruelle et tellement coupable.

Fuis. Fuis-moi, je le vaudrais bien. J'avalerais la mer en échange, un échantillon entier de l'universelle illusion née en toi, ou dans ton sein, ta moelle, ton noeud de vies et d'esprits. Pieuse et mensongère fille des bois d'un esprit malade de l'imaginaire... ma

vie, mon sang, ma chandelle écarlate... mille vies n'en suffiraient pas pour me guérir. Ta soit-disante innocence me tue, elle perdure en moi dans le temps, m'assaille et m'étouffe. Je ne bois plus, je pue. J'ignore l'eau des fontaines et des marécages. J'en pleure seulement la nuit, quand la pluie ne viendra plus, quand l'immensité de ma peine, de mon chagrin, de mon désespoir, aura coûté suffisamment cher au peuple entier de nomades et d'invétérés qui s'acharnaient à désarter ma plaine. M'aimes-tu, ô mon chagrin d'amour illusoire ? Je ne peux que te pardonner d'être si couronné d'épines innocentes. Tu m'arraches la peau, m'écorches, me saigne à blanc et je souris comme un endurci qui s'excite à l'image de la mort venue l'embrasser. De ma chair, l'odeur s'échappe malgré moi : je sue d'ignobles vallées de fleurs, des horreurs sans noms aux poils doux et soyeux, à l'imagination aussi fertile que ta fleur, que

la naissance divine de ton sexe.

Juillet

Comme au premier jour, je brûle de t'attraper mon amour. Je brûle de te toucher, comme cette nuit où il faisait froid et où tu es venue te poser dans mes bras. Mais ta neige est vite devenue charbon, et aujourd'hui c'est toi qui brûle en moi. Tu t'es consumée depuis longtemps, et je n'ai fait que porter solennellement ta mort dès lors que je n'ai pu jouir de ton sourire. Je n'ai fait que conserver ton enveloppe glacée, et ma peau est devenue si froide... Aujourd'hui, je dépose les armes d'une guerre imaginaire que je mène seul contre tous, depuis cette nuit où j'ai voulu te faire un nid, entretenant désespérément ta survie dans les braises de mon être. Mais tu avais déjà fondue ce soir-là, aujourd'hui je m'en aperçois. Retirant mon manteau de neige, je vois enfin les cendres de tes flocons tomber de mon plafond.

